

# Le serment

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **13 (1945)**

Heft 12

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569859>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Deux fois Noël

Nous vous présentons ci-après trois épisodes, tirés des romans „L'Ersatz d'Amour“ et „Le Naufragé“. Ces deux livres, qui ne font en somme qu'une oeuvre, ne sont pas inconnus à nos lecteurs. Nous en avons publié, il y a quelques années, certains chapitres, traduits en allemand. En guise d'introduction et afin d'établir pour ceux de nos lecteurs qui ne se rappellent plus ces publications antérieures un certain contact avec les deux romans, nous tâcherons de résumer en quelques phrases les grandes lignes de leur contenu.

Un jeune peintre parisien, de passage à Hambourg, y fait la connaissance d'un lieutenant allemand, jeune, beau et très cultivé, fils de la haute aristocratie rhénane. Le peintre, français pur sang, en dépit de sa ferme volonté de ne pas succomber à l'attrait de son compagnon du hasard, ne peut résister à la longue au charme et à l'envoûtement dont l'entoure celui-ci. Leur idylle est cependant brusquement et pour toujours détruite par la guerre de 1914.

Les deux jeunes hommes s'étaient promis un jour, lorsqu'ils avaient envisagé la possibilité d'une guerre entre la France et l'Allemagne, qu'ils lutteraient côte à côte. Celui, dont la patrie serait responsable de la guerre, déserterait pour combattre dans les rangs adverses, réparant ainsi, dans la mesure de ses forces, le tort causé par l'agression. Au début de la guerre de 1914, l'officier allemand, fidèle à sa parole, déserte en Suisse, mais au lieu de rejoindre son ami français, qui se bat pour sa patrie, il se laisse entraîner dans une vie de luxe, au milieu d'une société cosmopolite et désabusée qui remplit les palaces de Lucerne. Il va jusqu'à déclarer, dans une lettre à son ami, qu'il juge idiot d'exposer sa vie aux dangers de la guerre et il n'oublie pas d'inviter le Français à le rejoindre en Suisse.

Le peintre français, souffrant longtemps pour l'officier allemand d'une passion dont il ne peut se défendre et à cause de laquelle ses amis d'autrefois se sont écartés de lui, ne peut surmonter cette déception. Une tristesse immense l'envahit, quelque chose est brisé en lui. Il part, le lendemain, pour une mission en première ligne et dont il ne revient plus.

Les trois épisodes que nous publions aujourd'hui ne sont certes pas les chapitres les plus saisissants du roman. Nous les avons choisis parce qu'ils se passent à Noël. C'est d'abord une fête joyeuse, passée en Allemagne, au sein de la famille du jeune officier allemand. Et puis c'est le triste dénouement de l'existence d'une épave humaine; la fin du fier officier allemand, expiant sur le carré de terre où repose le corps de son ami français.

C. W.

\*

### LE SERMENT

Nous sommes arrivés au sommet d'un grand plateau. L'air est extraordinairement calme; les moindres sons y vibrent comme du cristal. Un peu de neige sucre encore la terre et les rameaux noirs. D'un côté, à droite, s'allonge puissant et large, le Rhin, le Rhin germanique, gardé par ses châteaux en ruines et ses sombres armées de sapins... De l'autre, à gauche, c'est la Moselle, le joli fleuve d'allure française, avec ses îlots verdoyants qui m'ont, parfois, rappelé ceux de la Loire. Les deux fleuves, l'un couleur de perle,

l'autre à peine irisé de glauque ainsi qu'un verre de Bohême, se rejoignent, se fondant à la pointe du triangle formé par la ville de Coblenz. Je reste un long instant, pensif, à les contempler.

„Regarde, dis-je tout à coup à Carl, il me semble voir ici la France d'un côté, l'Allemagne de l'autre. Les rives de la Moselle composent un vrai paysage français, tu pourrais t'en rendre compte du côté de Metz; le Rhin, lui, représente tout à fait l'Allemagne romantique... Les deux fleuves sont très différents; et cependant, ils se rapprochent, insensiblement; arrivent presque à se ressembler, à l'instant où ils joignent leurs cours....

„Ainsi deux êtres qui s'aiment, arrivent à fondre leurs mentalités, même lorsqu'ils appartiennent à deux races étrangères!“ dit Carl, en me pressant la main. Ce n'est pas tout à fait ce que j'avais voulu dire; enfin j'acquiesce, en lui rendant son étreinte.

„Et deux races étrangères qui se sont déjà fondues à la frontière commune, peuvent arriver à se ressembler réellement, en prenant l'une les qualités de l'autre... C'est ce que l'on verra peut-être dans les temps futurs où les peuples ne seront plus orgueilleusement cloîtrés chacun dans sa cellule nationale...“

— „Tu crois vraiment à l'abolition des frontières, toi?“

— „Pourquoi pas, dans deux ou trois siècles?...“

Jadis on se battait de province en province; et la guerre était l'état ordinaire de l'humanité; maintenant les guerres de nations à nations sont devenues la rareté; elles s'espaceront encore, jusqu'au jour où nos descendants verront les Etats-Unis d'Europe....

„En somme, tu es plutôt internationaliste?“

„Oui, avec la réserve que ce mot a été corrompu par le parti qui en fait l'exact synonyme d'antipatriote. J'aime la France comme un Breton aime sa Bretagne, et un Basque ses Pyrénées, mais sans prendre position contre les Normands, par exemple...“

Carl reste songeur, le bras appuyé sur mon épaule, le menton sur le dos de la main.

„Mais alors, l'armée... la seule vraie barrière qui se dresse entre les peuples et les empêchent de se réunir comme ces provinces d'un même pays dont tu parles.... Tu dois souhaiter de toutes tes forces qu'elle disparaisse, ainsi qu'une chose inutile et dangereuse?“

Un court instant, je me tais, troublé par le rappel de l'uniforme que porte mon ami. Puis, je concède mollement:

„Maintenant, non, évidemment... c'est encore trop tôt... mais... heu... dans une centaine d'années, environ...“

„Oh! d'ailleurs, tu sais, je m'en fiche tellement... Enfin, c'est égal, en attendant ton désarmement général, nous avons frôlé la guerre de près, au moment de toutes ces histoires du Maroc! La guerre, pense donc, Marc, quelle horreur, maintenant!...“

„Je ne le crois guère possible à notre époque, tu sais... Au moment d'allumer l'incendie, le gouvernement le plus enragé reculera toujours...“

„Mais enfin, si cet incendie s'allumait tout de même?...“ insiste-t-il en attachant sur mon visage un regard engoissé. „Est-ce que tu prendrais le fusil contre moi?“

„Contre toi? C'est donc que tu l'aurais déjà pris? ou du moins, le revolver d'ordonnance?...“

„Mon Dieu, c'est épouvantable quand on y songe... Si je n'étais pas officier, si je n'avais pas ma famille — la famille d'un von Rudorff! Je crois, ma parole, que je désérterais... Mais et toi, Marc? Dis-moi... que ferais-tu?“

Je réfléchis, et pose mes deux mains sur ses épaules. Mes paroles vibrent nettement dans l'air immobile du soir qui tombe.

„Ecoute mon petit, voici ce que je ferais. Si mon pays, pris d'une crise de ce chauvinisme guerrier que je déteste, se lançait dans une aventure pareille à celle de 70, je romperais net avec lui. Je désérterais! oui, car moi je ne suis esclave d'aucune caste, d'aucune famille; je fuirais comme d'une maison du fous, vers les pays où l'on respire un air libre. Mais si le vertige venait de ce côté-ci du Rhin — si la guerre à coups d'épingle par laquelle les gens de Berlin ont depuis cinq ou six ans, bien imprudemment, stimulé le nationalisme assoupi chez nous — si cette guerre à coups d'épingle finissait brusquement par une attaque au couteau. Alors, vois-tu, Carl, ni amour, ni amitié, ni aucune affection humaine ne pourrait me retenir! Et je m'élancerais baïonnette en main, à la défense de ma maison attaquée.“

Carl me regarde fixement un peu pâle, les paupières battantes.

„Comme tes yeux sont étranges, Marc!... ton regard d'hypnotisme, comme je te disais à Hambourg, tu sais... Oui, je sens que tu as raison une fois de plus... Eh bien, moi, écoute ce que je vais te dire; devant le Rhin allemand et la Moselle française. Dans le second cas dont tu as parlé, je ferais comme tu ferais toi-même. J'étoufferais mon désespoir intérieur, et je resterais où le devoir m'appelle: à la tête de mes hommes. Mais si comme tu le dis, l'attaque venait de ce côté... je ne fuirais pas à l'étranger! J'irais plus loin que toi, dès les premiers grondements de la tempête, je me précipiterais dans ta maison à toi, je m'engagerais comme simple soldat, et si tu offrais ta vie, j'offrirais la mienne à tes côtés... Et je pourrais dire ensuite: „Tes Dieux sont mes Dieux; ma patrie est ta patrie...“

Une lueur d'enthousiasme — pour la première fois que je le connais — brille dans ses yeux d'un bleu changeant. On dirait presque que c'est cette pensée qui l'aiguillonne. Nous restons silencieux un long instant...

Le Rhin, à nos pieds, s'est teinté d'ambre très pâle, sous la colline d'un bleu sombre, couronnée par l'opaque forteresse d'Ehrenbreitenstein. Un carillon sonnante 4 heures monte, frais et cristallin, de Coblentz...

„Pourquoi“ soupire Carl, „parler de guerre, de mort, dans ce beau décor, si idyllique, si plein d'une paix profonde et pure? D'ailleurs tu viens de le dire toi-même, une guerre n'est plus possible aujourd'hui. Jadis, je l'avoue, je méprisais les pacifistes, et les doctrines démocratiques m'inspiraient de la peur et du dégoût. Maintenant, si tout cela doit protéger la paix du monde et me garder mon

ami Marc, je veux bien en être aussi.... Ne pensons plus aux fantômes noirs. Viens maintenant, la nuit va tomber.“

Au moment de descendre la colline, il prend ma main, qu'il serre encore dans la sienne.

\*

## NOËL, FÊTE JOYEUSE

Noël. Le sapin dressé dans le grand hall étincelle de bougies roses qui coulent abondamment sur les „Marzipans“, les pains d'épice les petits anges de cire et les comètes argentées. Cela fait comme un grand brasier qui chauffe et sent la résine. Les cadeaux sont alignés tout autour de la table. Carl me met dans la main un écrin, contenant une grosse bague formée de lierres en or entrelacés; je la laisse glisser dans ma poche, un peu gêné devant les autres membres de la famille. Pour moi, j'ai apporté quelques bibelots de la rue Royale, qui font pousser à mes hôtes des cris d'admiration. Les domestiques sont là; on ne les a pas oubliés dans la distribution des cadeaux. Le portrait du colonel von Rudorff trône sur la table, dans un cadre d'acajou, auquel on a attaché, ce soir, un ruban noir, blanc et rouge. Son regard clair de loyal guerrier semble bénir sa famille. A onze heures, Elfriede, la soeur de Carl, se met au piano et entame l'hymne „Stille Nacht, Heilige Nacht“ que tout le monde assis autours de l'arbre, reprend en choeur. Réellement, cette fête de Noël est ici plus patriarcale qu'en France, où elle n'est en somme une fête que pour les enfants. En Allemagne, tout le monde redevient gosse pour un soir, sincèrement, candidement... Oui, c'est une jolie chose que la „Weihnacht“ dans une honnête famille germanique.

Onze heures et demie: l'auto ronfle devant la porte. On se précipite sur les manteaux et ses toques de fourrure pour aller à la messe de minuit. Naturellement, j'en suis; ça ferait mauvais effet si je n'allais pas à la messe. La baronne von Rudorff et Elfriede sont assises dans la limousine; Carl est au volant et moi à côté. Nous rayons de notre halo fauve la nuit de saphir sombre, dans laquelle, au loin, clignent les petites lumières de Coblenz.

„Tu es un libre-penseur, toi, décidément“, me dit à brûle-pour-point mon compagnon.

„Je crois que tu es fixé sur ce point, après nos conversations de Hambourg. Mais je ne suis pas anticlérical et je respecte aussi bien le catholicisme que le judaïsme, le mahométisme ou le bouddhisme.“

„Oui, évidemment... Mais, c'est égal, tu sais Marc, on trouve une grande paix... une douce satisfaction intérieure dans l'accomplissement de la religion de son enfance, de tous ses ascendants... On a beau dire, c'est un vrai soutien dans l'existence, c'est une discipline nécessaire...“

„Je ne dis pas. Ceux qui éprouvent le besoin d'une discipline ont raison d'en user.“

„Oui, oui, avec tes airs de Français émancipé, tu y viendras, un jour de détresse...“

„Dame, il est possible que j'arrive aussi un jour à faire gambader